

Pierre
PACHET

LOIN DE PARIS

chroniques

DENOËL

Loin de Paris

DU MÊME AUTEUR

- L'Amour dans le temps*, Calmann-Lévy, 2005
Aux aguets, Essais sur la conscience et l'histoire,
éd. Maurice Nadeau, 2002.
Adieu, éd. Circé, 2001.
L'Œuvre des jours, éd. Circé, 1999.
Conversations à Jassy, M. Nadeau éd., 1997.
Avec Jean-Louis Faure, *Bêtise de l'intelligence*
(sur Arthur Koestler, Sartre et S. de Beauvoir),
Joca seria éd., Nantes, 1995.
Le Grand Âge, éd. Le Temps qu'il fait, 1993.
Un à un, de l'individualisme en littérature
(Michaux, Naipaul, Rushdie), Seuil, 1993.
Les Baromètres de l'âme, naissance du journal intime,
Hatier, Brèves/Littérature, 1990
(édition revue et augmentée, Poche/pluriel, 2001).
La Force de dormir, études sur le sommeil en littérature,
Gallimard, 1988.
Autobiographie de mon père, Belin, 1987 ;
nouvelle édition, avec une postface de J.-B. Pontalis,
éd. Autrement, 1994.
Le Voyageur d'Occident, Gallimard, 1983.
La Violence du temps, Fiodorov et Mourjenko, camp n° 389/36,
Seuil, 1982.
Nuits étroitement surveillées, études psychologiques,
Gallimard, 1981.
De quoi j'ai peur, essai, Gallimard, 1980.
Le Premier venu. Essai sur la politique baudelairienne,
Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1976.
Du bon usage des fragments grecs,
Le Nouveau Commerce, 1976 et 1983.

Pierre Pachet

Loin de Paris

Chroniques 2001-2005

*précédées de
Tôkaidô
par Pierre Michon*

DENOËL

Ces chroniques mensuelles ont été publiées dans *La Quinzaine littéraire*, le périodique dirigé par Maurice Nadeau, entre janvier 2001 et septembre 2005.

Tôkaidô

Les Japonais appelaient route du Tôkaidô le parcours de cinq cents kilomètres qui reliait Edo à Kyoto, les deux capitales. Ce n'est pas pour son grand rôle politique que cette route nous est connue : mais parce que, une fois au moins dans leur vie, les lettrés se sentaient tenus d'emprunter cette route, et d'y méditer à leur façon sur chacune des cinquante-trois étapes qui la jalonnaient. Ils s'y remémoraient tel poème, y voyaient tel arbre, tel oiseau, telle auberge que leurs prédécesseurs avaient mentionnés ; ils versaient à l'endroit convenu les larmes qu'un très ancien poète avait versées ; il leur arrivait d'attendre longuement à une étape que le vent se mette à souffler dans la direction exacte décrite cent ans plus tôt, et qu'il emporte telle feuille de pêcher qu'il avait emportée cent ans plus tôt. Leur cœur alors se serrait *sans qu'ils sachent pourquoi*, disaient-ils, ils reprenaient leur bâton et allaient se serrer le cœur à l'étape suivante. Parfois même ils avaient une émotion nouvelle que les anciens n'avaient pas eue, saisissaient une conjonction inédite d'arbre et

d'oiseau et de saison. Et ceux qui venaient après eux en faisaient usage.

C'était un parcours obligé, par nécessité, dans ces époques où les routes étaient rares, où on n'avait pour se déplacer que ses jambes et un cheval. Il n'y a plus aujourd'hui de parcours obligatoire, avec l'avion et le TGV, sur le quadrillage accompli du vaste monde. Le Tôkaidô, c'est l'univers. Quelle que soit l'étape choisie, des poètes y sont nés, des géographes l'ont nommée. Les étapes sont facultatives. Les étapes du Tôkaidô sont La Courneuve, Hédé, Louxor, la gare Saint-Jean à Bordeaux, Césarée, Chez l'Ami Fritz à Sarrebourg, Argenteuil, Vierzon, Berkeley, Saint-Avaugourd-des-Landes, Jassy, Genève, Saint-Fargeau, Cracovie, Montréal, le métro de Tokyo. Il y en a cinquante, trois de moins que chez les Japonais.

Il y a à N., ville de l'Ouest, une étape du Tôkaidô. C'est rue Pitre-Chevalier, sur le trottoir, à l'entrée du parking de la supérette Intermarché, à l'endroit exactement où se tiennent cet hiver, avec leurs canettes et leur chien noir et blanc, les clodos. J'allai y faire des courses avec Pachet, le ciel était gris, c'était un autre hiver. Je venais de lui dire en marchant que j'avais écrit dans un texte en cours, pour faire joli, qu'il y a deux sortes d'hommes : ceux qui subissent le destin, et ceux qui choisissent de subir le destin. Je m'attendais à ce qu'il éclate de rire. Mais non. Il s'arrêta pile à l'endroit des clodos, il réfléchissait très sérieusement. C'est dans Sénèque, dit-il. *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt* : le destin conduit ceux qui le veulent bien, et ceux

qui ne veulent pas, il les traîne. Sénèque apparut brièvement. L'ombre de Sénèque passa nettement au-dessus de nous, sur le blason d'Intermarché où l'on voit, en abyme, un régiment de mousquetaires sabre au clair. Ils sont rouge et noir, comme le sang du suicide de Sénèque sortant de ses veines. Nos cœurs se serrèrent sans que nous sachions pourquoi. Nous remarquâmes. Le destin nous ouvrit les portes automatiques de la supérette.

« À Priène vécut Bias, fils de Teutamès, qui avait plus de part au logos que les autres. » Un jour, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai voulu comprendre ce fragment d'Héraclite. Pachet est helléniste, il n'est pas fermé à la philosophie, il m'arrive de lui demander des tuyaux sur la question. Je lui ai téléphoné : qu'est-ce que c'était que cette histoire de logos, dans lequel le nommé Bias avait la part du lion ? Est-ce que ce Bias parlait plus justement ou véridiquement que les autres ? Est-ce qu'il avait un plus grand éclat dans le discours des autres, une plus grande réputation ? Est-ce que ça veut dire, demandai-je, que Bias est beau parleur, ou qu'on parle bien de lui ? Non, non, me dit Pachet, c'est sûrement autre chose. *Héraclite n'aurait pas déplacé son gros cul pour si peu.*

C'est toute une conception de la philosophie. Une théorie panoramique des philosophes, un régiment de philosophes en abyme : de gros culs pesamment se déplacent sur le grand chemin, ils croient qu'ils sont les premiers à faire le voyage, ils découvrent la lune.

Les corneilles mantelées, ça n'est pas comme Héraclite : je les connais. C'est-à-dire que je crois les connaître, puisque je sais les nommer quand je les vois. Mais pour le reste, leurs ébats et leurs émois, je n'y comprends rien, pas plus qu'aux fragments d'Héraclite. Peu importe, ce n'est pas de cela que je veux parler. Ce dont je veux parler, c'est d'un service que m'ont rendu les corneilles mantelées : elles m'ont permis d'avoir une influence notable sur l'œuvre de Pachet. Voici comment.

En juin 2001, dans *La Quinzaine littéraire*, où sont parus en morceaux les chapitres de *Loin de Paris*, j'ai lu le fragment 7. Pachet est à Tel-Aviv ; entre une réflexion sur l'avenir de la langue russe en Israël et une méditation néoromantique sur les ruines de Césarée, il regarde une pelouse de campus : là « des corneilles de couleur insolite, les ailes et la queue noires, le dos et le ventre beiges », s'ébattent. Quand je le revois, je lui dis que ces corneilles n'ont rien d'insolite pourvu qu'on les appelle par leur nom. Ce sont des corneilles mantelées. Leur petit manteau beige, c'est le scapulaire, en propre terme. Pour faire bonne mesure j'ajoute qu'on les rencontre à l'est de l'Elbe, jusqu'à l'Oural, et dans le sud jusqu'à la Deuxième Cataracte. Pachet est content d'avoir découvert la corneille mantelée.

En décembre 2002, Pachet est à Louxor, dans le pays des morts et du temps. Il évoque des ombres chères qui le rabrouent. Les morts sont de puissants souverains. Des coqs chantent en pleine nuit, les canards vont par sept, la Grande Ourse et le croissant de la lune sont sanglants, on est au pays de la magie noire. À deux pas, le désert attend.

Au milieu de ces vicissitudes, il a la mince satisfaction d'appeler des choses vivantes par leur nom. Il sort un instant, par la pensée, d'Égypte. Il écrit : « Sur les fils des derniers poteaux électriques sont postées des corneilles mantelées. »

Quinze jours plus tard dans *La Quinzaine* je lis ces lignes. Je suis content d'y découvrir mon influence sur Pachet. Nous sommes sur le Tôkaidô, nous nous citons les uns les autres, imperceptiblement.

L'histoire des corneilles ne s'arrête pas là. L'hiver 2002, pendant que Pachet est à Louxor, je dois remplir un engagement qui me donne du fil à retordre. J'ai accepté étourdiment d'écrire un texte à lire lors d'un colloque sur Walter Benjamin. Or Benjamin m'effraie. Le célèbre « Ange de l'Histoire » c'est comme le logos d'Héraclite, je ne le vois pas bien clairement. Je noircis avec accablement des pages incohérentes sur la *pensée* de Walter Benjamin. Un jour, relevant la tête de ces mornes travaux, je repense à Pachet, aux corneilles mantelées que j'ai expliquées à Pachet. Je téléphone à un germaniste pour savoir comment s'appellent ces volatiles en allemand. Le germaniste secoue la poussière d'encyclopédies, il me dit : *Nebelkrähe*.

Les corneilles du brouillard. Le brouillard germanique et sa philosophie, *Nacht und Nebel*, le martyr de Benjamin et sa mort nocturne, les voyages de nuit à quoi il a été contraint, son goût pour l'épisode biblique de la nomination des bêtes par Adam, son *aura* noire et blanc cassé : je tiens mon texte, me dis-je. Je l'écris : Benjamin en 1917

quitte Moscou ; il a été mis sans ménagement dans le train de Berlin par une femme qui ne l'aimait pas, il le raconte lui-même, comme il raconte qu'il pleura dans ce train glacial qui ne partait pas. Je ne fais que le raconter après lui. J'invente seulement, je suggère, que de ce train qui va partir il a vu sur le quai des corneilles mantelées, qu'il les a nommées, *Nebelkrähe*, et que de cette nomination il a tiré le peu de réconfort qui suffit pour ne plus pleurer. C'est la fin de mon texte.

Pour cette préface, j'ai relu *Conversations à Jassy*. C'est un livre de Pachet que j'aime. C'est un pèlerinage en Moldavie, dans les contrées où est né son père. Il y est question de pogroms, de Curzio Malaparte, qui « a mis son expérience de menteur au service de la vérité », d'un enfant et d'un violon, d'un conte de Grimm devenu cauchemar. Je suis tombé en arrêt devant l'avant-dernière page du livre. Pachet quitte Jassy. Il note : « Le train va partir. » Puis : « C'est alors que j'ai commencé à sangloter. Les mêmes sanglots, avec pourtant d'autres harmoniques, que quand l'avion d'Air France avait décollé de Moscou, en 1980, et que j'avais laissé les émotions se libérer en moi. » C'était la fin de mon texte sur Benjamin, je l'avais déjà lue, dans ces pages. Je l'avais lue avant de l'écrire. Je citais Pachet en quelque sorte. Dans *Jassy* il m'avait dit, après d'autres, ou avant : les gares sont cousines des larmes — tout comme je lui avais dit : corneilles mantelées. Dans les gares, on retrouve et on quitte ses proches au milieu de la mer humaine. C'est toujours la guerre. Les contes de Grimm y sont des cauche-

mars, on y voit un *mahométan transitoire* halluciné haranguant des pigeons, un jeune homme menotté entre deux gendarmes, on est dans un roman russe, parmi les Tatars et les déjetés. C'est toujours Moscou. On y tombe en fin de nuit, quand on largue ou quand on est largué. La gare est une étape obligée, une étape doloriste du Tôkaidô. On pleure dans des trains qui partent à l'heure ou ne partent pas. On n'a pas le choix. On n'a pas vraiment non plus le choix de la ville, du nœud ferroviaire, Moscou ou Jassy, Orléans ou Saint-Sulpice-Laurière.

Pachet dit pourquoi il pleure à Jassy. Il pleure d'humiliation au souvenir de l'humiliation et de l'impuissance d'Arméniens en voyage qu'il a vu traiter comme des chiens, à la frontière, par les douaniers russes. Il pleure sur les *voyages* de Walter Benjamin qui va enfin avaler sa dose mortifère à la frontière espagnole, dernière étape.

Il ne faut pas non plus confondre le grand chemin avec un chemin de croix. Il y a des auberges, sur la route.

C'est dans le fragment 14. Un soir d'hiver, dans une voiture qu'il ne conduit pas, Pachet rentre de Saint-Malo, où il a de nouveau interrogé une ombre chère : la Bretagne est comme l'Égypte, un pays de grande magie, quoique les puissants souverains y dorment sous le granit gris de Lan-hélin, pas sous le granit rose d'Assouan. L'ombre chère et l'espace marin lui ont signifié les distances qu'il y a entre les vivants et les morts. Les morts ne dorment pas quand vient la nuit. Dans cette voiture, Pachet broie du noir en

regardant les corneilles au sommet des arbres, les champs de choux puant le lisier, les poteaux indicateurs et leurs vil-
lages fantômes, Tréhorenteuc, Tinténiac. Puis : « Sombre
joie d'être vivant, de savoir où manger et dormir ce soir. »
Il regarde différemment les champs odorants, le cuivre vert
des choux : « Ce cuivre, on se réjouira de le manger, les
soirs de froidure. » Il est dans la grande auberge planétaire,
il l'accepte, il frappe à sa porte comme tout le monde.
Nous ne sommes pas morts, nous sommes en novembre.
Nous voulons manger la soupe parfumée. On va nous
ouvrir. Nous sommes devant l'auberge « où cognent sur le
tard, Blessés, brisés, jurants, priant qu'on les héberge, L'éco-
lier, le prélat, la gouge et le soudard ». C'est dans Baude-
laire, c'est grandiloquent comme les phares de l'auto dans
la nuit. C'est plein de bruits vivants. Dans la voiture bien
chauffée, la sombre joie est parfaite.

Dans au moins sept des *Cinquante-trois relais du Tôkaidô*,
une série d'estampes peintes vers 1830, Hiroshige s'arrête à
l'auberge. Au pont de Shinmachi, on mange un bol de
nouilles ; à Mariko, de la soupe d'igname au pied d'une
montagne ; à Minakuchi on passe, on n'a pas le temps,
mais on aperçoit des jeunes filles qui préparent la soupe de
courge ; à l'auberge Iseya, au bord du lac, on a trop bu, on
danse avec des portefaix, perdus sous le grand chapeau de
paille rond et le grand ciel rond ; dans le port de pêche de
Kanagawa, quand on monte la pente, des filles sur le pas
des auberges racolent, elles vous agrippent par la veste,
vous entrez, et pendant que les geishas se maquillent vous

prenez un bain, vous fumez une pipe. On voit des gens, on n'est pas tout seul. Partout on les rencontre, ils entrent en même temps que vous, le lettré, le puissant, la fille et la brute. On les croise chaque jour dans la capitale, à Edo, à Paris, mais en voyage on les voit beaucoup mieux. « Quand je tourne le dos à Paris, je m'appauvris et je m'allège. Les arbres, les collines gagnent en autorité. » Les êtres humains aussi. Ils se raréfient et s'intensifient. Soudain ce ne sont plus des personnages mis en place fugitivement, ils apparaissent en plein. Le premier venu est un individu, comme dit Pachet dans d'autres livres. Les figurants sont des premiers rôles. Pachet les voit de tous ses yeux et en jouit, comme Hiroshige jouit du petit bonhomme qui court après son chapeau que le vent d'automne emporte. Nous jouissons princièrement d'un Africain vêtu d'un magnifique complet-veston vert ; nous jouissons méchamment dans un morne colloque d'un cuistre qui crie au secours en jargon structuraliste. Dans un autre colloque nous jouissons d'un sérail de lettrées polonaises blondes, avides, naïves et effrontées ; dans un TER, d'une Théodora plébéienne à walkman qui pose un regard méprisant sur son peuple ; de la fée Agnieszka qui fait surgir du brouillard un bus miraculeux. Nous jouissons d'une bourgeoise dont on vient de nous dire qu'elle a le clitoris percé sous son tailleur. Nous jouissons même des morts, de l'ombre bienheureuse du savant Déchelette, tombé en 14 sous la capote du poilu.

Baudelaire (je peux impunément parler de Baudelaire, puisque Pachet lui a consacré son premier livre, ce n'est

pas comme le Tôkaidô), Baudelaire, dans une de ses rodomontades, écrit que les villes, les navires, les musées et les bibliothèques, les techniques, les femmes, « toutes ces choses ont été créées pour moi, pour moi, pour moi ! Pour moi l'humanité a travaillé, a été martyrisée, immolée — pour servir de pâture, de *pabulum* à mon implacable appétit d'émotion, de connaissance et de beauté ! ».

On peut appeler ça le syndrome du marquis de Carabas.

Carabas est un homme de trains et de courants d'air, son chat galope à la vitesse du TGV. C'est un étranger parmi les peuples, un équilibriste. Le monde est son auberge, on lui donne au relais une douche impériale. Il n'a rien, mais tout est à lui. Les perdrix, les moissons, les châteaux. Il sait les nommer. Du TGV, il vérifie distraitemment ses propriétés : « Une dizaine de personnes, dans un champ appartenant au marquis de Carabas, sont courbées et cueillent je ne sais quoi. »

Pendant la canicule de l'été 2003, Pachet est à la campagne chez des amis. Les convives passent la nuit à boire, sous la Grande Ourse. Vers trois heures du matin, l'hôtesse éméchée se souvient qu'elle a vu dans un champ quelques tournesols que la chaleur du jour avait épargnés, elle les veut. On part dans la nuit avec un sécateur, on trouve les tournesols. Elle les coupe un par un et les tend à Pachet, le bouquet se compose entre ses mains : « Au-dessus de nous, la nuit d'août scintille vertigineusement. Un peu saoul de fatigue, de chaleur et d'alcool, j'ai l'impression que la scène comporte une signification qui m'échappe. Qu'il faudrait

que je m'en souviene, ou au moins que ma conscience continue à se tenir là, sur ce bout de route quelque part en Puisaye, entre Saint-Fargeau dans l'Yonne et Entrains-sur-Nohain dans la Nièvre. » Son cœur se serre sans qu'il sache pourquoi. Le sens est là, entre les tournesols et la Grande Ourse, dans ce petit bouquet entre les grands noms des bourgades. Le sens est là, mais qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire ? Bias, fils de Teutamès, le sait peut-être, pas nous. C'est une de ces révélations non révélées, foudroyantes et vaines, qui serrent le cœur des lettrés sur la lande de Musashi.

Novembre 2004, peu avant minuit. Il fait du vent. Nous sommes à l'arrêt de bus rue des Écoles, Pachet et moi. C'est une étape symbolique, une auberge illusoire sous le petit auvent que la RATP a mis là pour faire joli, sûrement pas pour protéger les clodos du vent. Nous attendons le 38. Nous allons chez Pachet, où je dois dormir.

Il n'y a que nous sous l'auvent. Je me sens bien, l'air me dope, j'ai été en représentation toute la soirée, j'ai fait le clown à la Sorbonne et ensuite nous avons bu. Je me sens dans la peau du lettré chinois qui danse avec son ombre sous la lune. Je suis debout, je parle quasiment tout seul (j'ai part au logos), Pachet bonhomme me donne ça et là la réplique, assis sur le strapontin de fakir qui va avec l'auvent. Je fume une cigarette. Un quidam surgit, qui entend s'héberger dans le tourbillon de vent de la RATP. Mon tabagisme l'offusque, il le fait savoir : que je fume *dehors*, articule-t-il, pas dans les locaux de la compagnie des trans-

ports. Je le considère : il est plus petit que moi, guère plus jeune, mais un peu plus jeune tout de même ; il appartient grosso modo à la même catégorie sociale que moi, quoique plus strict et cravaté. Nous sommes semblables, sauf ce négligeable détail du tabac. Je jette un coup d'œil à Pachet, qui fait l'absent mais suit l'affaire avec intérêt. Je ne sais pas si je repense sur le moment à l'histoire de la rivalité mimétique dans l'œuvre de René Girard, que Pachet a commentée : la violence met aux prises des rivaux identiques, elle révèle même l'identité des rivaux, que seule la violence sacrificielle, le meurtre, départage. Je décide à mon insu de porter à son point critique cette affaire mimétique. Je laisse tomber sur le quidam : Petit con. Je vois qu'il est désespéré, non pas d'être insulté, mais de l'être dans des termes qu'il n'a pas entendus depuis plus de vingt ans (il a dans les cinquante ans). Il rompt, il va plus loin, je crois qu'il est parti. Mais non, il cherchait sa réplique, il aiguisait les silex mimétiques. Le voilà revenu. Il a réfléchi à toute vitesse aux différences infimes qu'il faut mettre en avant pour fonder en droit la violence. Il reste tout de même un peu à distance, je suis plus grand que lui et il me croit plus fort, mais il place son mot, et il le place juste : Vieux clown, dit-il.

À la bonne heure. Nous nous regardons bien, nous sommes ulcérés, nous avons envie de rire. Est-ce que tout ça vaut vraiment la crise sacrificielle, le meurtre ? Nous voudrions que tout cela n'existe pas. Nous rompons l'un et l'autre, à vingt mètres l'un de l'autre nous nous absorbons dans l'attente du 38 qui est aussi improbable que Godot, à

ces heures-là. Pachet rumine, il sait qu'il est un témoin gênant, son sort ne vaut pas cher. Ulcéré je lui tourne le dos, je remonte le boulevard Saint-Michel, je vais cogner à une autre auberge.

PIERRE MICHON

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 24 février 2006.
Dépôt légal : mars 2006.
Numéro d'imprimeur : 64840.*

ISBN 2-207-25791-6 / Imprimé en France.

139374

Pierre PACHET

LOIN DE PARIS

PRÉFACE DE PIERRE MICHON


Né en 1937,
Pierre Pachet est
l'auteur d'essais
et de récits dont
*Nuits étroitement
surveillées*
(Gallimard, 1981),
*Autobiographie
de mon père*
(Autrement, 1994),
*Conversations à
Jassy* (Maurice
Nadeau, 1997)
et *L'Amour dans
le temps* (Calmann-
Lévy, 2005).

Loin de Paris rassemble 50 chroniques brèves parues dans *La Quinzaine littéraire*, entre janvier 2001 et septembre 2005. Une fois par mois, il s'agissait d'illustrer les pages du journal d'une vignette écrite évoquant un voyage, un séjour, une visite ou une rencontre.

Ce que Paris exclut – la nature, la province, les villes et les villages, les animaux, les nuages – vient là au premier plan, mais intimement nourri de lectures et de souvenirs, et détaillé par une curiosité avide, sensible à ce qui passe, à l'humour des choses dépaysantes, à la diversité disjointe des modes de vie et des façons d'habiter la terre.

En filigrane se dessine un mouvement autobiographique plus grave. Atteint par le deuil, un homme réagit par instinct, par goût de vivre, en allant regarder les choses et les gens. Ce qu'il voit, ce qu'il montre, les mots qu'il trouve pour le faire, ne le distraient pas du chagrin. Le chagrin y trouve à s'employer, il se creuse en se donnant à la diversité sensible de ce qu'il rencontre.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25791.4  03.06
ISBN 2.207.25791.6
15 €

